

Transfiguration ou les confessions d'un acteur schizophrène : la voie de la guerre

Hélène Lesage

Numéro 134, septembre 2012

Les arts martiaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, H. (2012). Transfiguration ou les confessions d'un acteur schizophrène : la voie de la guerre. *Moebius*, (134), 61–66.

HÉLÈNE LESAGE

Transfiguration ou les confessions d'un acteur schizophrène : la voie de la guerre

Il faut que je m'enfuie, ne cessais-je de me dire. Sans perdre un instant, il faut que je prenne la fuite. J'étais saisi de panique. Et pour ne pas éveiller les soupçons en montrant un air sombre, j'affectai une humeur encore plus enjouée que d'habitude.

Mishima, *Confession d'un masque*

Il lui faut se concentrer sur son ventre, siège suprême des énergies, extérioriser le *qi* et atteindre l'état d'éveil comme dans le *Budo. Voie de la Guerre*. Ainsi que lui a enseigné son maître, Tamura Sensei.

Respirer. Surtout respirer...

Les pans du rideau s'écartent avec la fluidité de danseuses glissant sur le sol. Peu à peu ils dévoilent la scène.

Les lumières s'éteignent d'elles-mêmes. La salle ressemble à une cave plongée dans la noirceur. Soudain la rampe s'allume, aveuglante.

Il ne peut voir les spectateurs, mais il les devine. Leurs yeux de loups renvoient les feux éblouissants des spots, ils brillent dans l'obscurité et l'observent avec avidité. Leurs dents sont longues comme des dagues, leur museau allongé, leur souffle suspendu. S'il ne les voit pas distinctement, il sent leur excitation. Leur sueur diffuse une odeur âcre.

La performance peut commencer.

Ombre et lumière se heurtent au pied de la scène où il se tient prisonnier de la cloche de lumière. Au fur et à mesure que les rideaux s'écartent pour disparaître dans les fentes des coulisses, la chape lumineuse s'étend et envahit d'un large cercle l'espace où il va évoluer. Le décor apparaît brusquement dans le rai de clarté blafarde tombé du plafond comme une lame tranchante.

C'est le moment de la méditation silencieuse où il se revêt de son rôle et s'investit du pouvoir que lui ont conféré des années de pratique.

Premier tableau: ouverture

Dos à la salle, il observe avec révérence le *shaka*. La statue a été placée dans la niche du *toko no ma* qui fait face au public. Dans les maisons, le *toko no ma* aux couleurs crépusculaires est ténébreux même en plein jour, pas ici ; pas plus que la scène, il n'est livré à l'opacité du noir car la chorégraphie est entièrement moderne, lumineuse. Il n'est pas besoin d'imaginer les traits de la statue ni de deviner les tracés antiques de l'encre sur la calligraphie devant laquelle elle se trouve. Tout est transparent à la lecture, évident.

Le bois du *shaka* luit comme la surface de ces statues de bronze que les mains des fidèles ont maintes fois caressées pour en obtenir force, sérénité et bonne fortune. La main droite levée de la statue l'apaise, la gauche en signe d'offrande repose sur les plis figés de la jupe. La pyramide parfaite de son corps reproduit en miroir celle de l'acteur dévêtu et rasé dont les reins sont ceints d'un linge blanc, les jambes croisées en lotus. Il ressemble pour l'instant à un danseur de *butô* plus qu'à un dixième *dan*.

Il regarde la statue et médite sans le moindre frémissement. « Elle et moi sommes réciproques, nous nous réfléchissons selon une grammaire pronominale qui nous annihile l'un l'autre dans une totale harmonie. Nous encore pluriels bientôt "on", indéfinis et curieusement singuliers. » Oublier la distance, se fondre...

Il s'empare alors du masque de *nō* placé dans l'alcôve à côté de la statue.

Surtout respecter l'enchaînement des figures si rigoureusement codifiées.

Sur le visage du bouddha, un sourire archaïque creuse le bois. L'assurance atemporelle de la statue le rassure et l'encourage.

Deuxième tableau

Moment zen.

Il reste immobile sous le masque, tandis que la percussion du *taiko* s'élève et joue le *Mi koto no ri* qui résonne dans ses veines, se répercute en ondes sur ses côtes, prend possession de lui, martèle son thorax transformé en caisse de résonance. Il vibre enfin à l'unisson de l'instrument et retire le masque. Il se le confesse, il a encore un peu peur mais sur son visage se dessine l'ébauche d'un sourire. Une boule s'est formée dans sa poitrine, l'énergie a resserré ses maxillaires et triture maintenant ses entrailles. La contraction de ses muscles transforme le sourire en rictus, en rire schizoïde, puis sa bouche se détend, s'élargit, les coins remontent découvrant des dents saines et bien rangées qu'il révèle à l'audience dans un demi-tour rapide comme une volte, les avant-bras parallèles pour une poussée maximale. Finalement il complète sa révolution en poussant un cri et relève la tête pour remercier d'un regard bienveillant le Bodhisattva.

Le roulement du tambour se substitue peu à peu aux battements de son cœur et l'emporte au-delà de toute réalité dans l'univers du masque réconcilié. Il sent ses bras solides et prêts à l'attaque.

Derrière la scène

Bien avant la représentation, dans la pièce où il pratiquait les arts martiaux depuis des années, il avait enfin réussi à maîtriser son jeu de scène et à comprendre la complexité du masque. Ces derniers jours, il les avait passés à le contempler, à en étudier l'expression selon le plan d'inclinaison et la lumière.

Le front en avant, le menton alors réduit s'efface, les sourcils haut placés sur le front semblent démesurés, et le masque devient triste. Quand le menton pointe vers l'avant, dès que le plan dépasse cinq degrés, le front disparaît de moitié, réduisant l'épaisseur des sourcils, et il sourit,

surtout vers midi quand l'ourlet de la lèvre supérieure accroche la lumière filtrée par le *shoji*. C'est à ce moment précis que le papier de riz du paravent s'enflamme et irradie la laque d'une clarté divine ravivant toute ferveur. Le masque est alors diabolique et ensorcelant. À bout de bras il le fait vivre dans la lumière, triste ou joyeux selon son gré. L'habileté suprême consiste à maîtriser les reflets sur le masque pour le rendre vivant ou disparaître avec lui, sous lui, triste ou joyeux à son gré, à concentrer toute son attention sur les émotions et non sur le récit qui finalement importe si peu puisque tout est déjà noué en filigrane dans le texte et l'histoire.

Décor et costume

Sur le *tatami* reposent encore désincarnées les pattes d'éléphant d'un *hakama* de coton épais. Une fois revêtu, il donne une démarche imposante et fière comme celle des *bushi*, maîtres du sabre et de la guerre, ou des samouraïs. Il occulte chacun des mouvements des pieds; si un adversaire s'approche, on peut ainsi mieux le surprendre. À côté se trouve une paire de *tabis* blancs qu'il chaussera juste avant de glisser à nouveau vers le masque dont il nouera les cordons sur sa nuque. Il ne faut pas qu'on l'entende quand, tête haute, il s'avancera sur la passerelle polie de l'*engawa*.

Esthétique

Le maître lui a enseigné les règles de l'art. Porter le masque est risqué. Tant que celui-ci reste accroché dans la niche du *toko no ma* aux côtés de la statue de bois, l'acteur peut être lui-même. Aussitôt qu'il le pose sur son visage, il est possédé, parfaitement «hypocrite», mieux encore qu'un acteur de tragédie grecque car à la différence du masque tragique grec dont l'expression est unique et flagrante, soit triste, soit souriante, le masque de *nô* est polyvalent et peut être subtil.

S'il excelle à le manier, une fois qu'il sera masqué son désespoir sera sourire et son sourire tristesse... selon le plan d'inclinaison du masque, quinze degrés vers le haut, quinze vers le bas, aussi simple que ça. Même sa voix sera

étouffée et il procédera au rituel inscrit dans les lignes, mécaniquement, suivant les repères marqués au sol et les piliers, car les trous des yeux permettent à peine de voir. Il est le *shité*, le protagoniste de la pièce.

Troisième et dernier tableau

Le voilà totalement revêtu du costume cérémoniel. Il a les jambes raides, sa silhouette pyramidale est majestueuse. Solennel, il porte au côté gauche le *wakizashi* donné par son maître, un sabre courbe qu'il a glissé dans sa ceinture. Il a aussi une dague très courte, le *tanto*. Ses reins sont toujours ceints de la toile blanche immaculée. Les manches de son costume laissent entrevoir la beauté sublime, presque inquiétante, de ses mains. Il se prépare à saisir le sabre d'un geste sûr du poignet droit. Jamais il n'utilise la main gauche dans la pratique de son art.

Tout est savamment étudié selon une technique qui vise à renforcer confiance et efficacité, même la pose des doigts sur le manche.

L'hymne sacré vient de finir, le silence est total, mais le roulement du tambour résonne encore dans son corps, boum badaboum boum boum, comme un cœur de surcroît. Il sort le sabre du fourreau et le salue discrètement. Son manche lui épouse la main avec une exactitude remarquable. Il admire la lame polie au grain parfait dont la surface régulière est sans bulle d'air ni cassures. Il ne doit pas la toucher. L'acidité de sa paume ne doit pas nuire au tranchant. La lame brille sous les feux de la rampe.

Il est autre, transcédé, grave.

Le *shoji* a glissé, livrant plein passage à la lumière. C'est le jour total comme à midi. Le bois de l'*engawa* où il s'engage ressemble à un miroir de glace aveuglant. Il s'avance en glissant vers le *toko no ma* pour se saisir du masque. Les mots de Mishima lui reviennent tout à coup en mémoire, de façon inattendue: «Il faut que je m'enfuite..., il faut que je prenne la fuite.» La panique s'empare de lui un court instant, au moment du transfert quand le masque s'ajuste à son visage avec une perfection surprenante et l'attire dans sa spirale. Pour ne pas éveiller les soupçons de l'audience tenue en haleine depuis le début de la pièce, il affecte «une humeur plus enjouée

que d'habitude». Il est maintenant à genoux, offrande propitiatoire. Il a entouré sans la toucher la lame d'une feuille de riz et va commettre en public le *seppuku* rituel. Faire *hara-kiri* est un privilège. Pour aviver son courage il lève la tête de quinze degrés, sans précipitation aucune, et s'absorbe un moment dans le sourire pénétrant du masque. Il poursuit l'élévation à trente degrés, sa nuque touche son dos, les veines de son cou saillent et palpitent à se rompre. Comme transfiguré, le masque éclate alors d'un fou rire surhumain tandis que lui s'écroule l'arme à la main, telle une marionnette, sur la passerelle de bois fièrement inscrite dans la lumière et que la salle au comble de l'excitation tremble sous les acclamations...

Note

Mishima, écrivain, modèle et acteur, également expert en kendo a commis le *seppuku* rituel le 25 novembre 1970 après un coup d'État manqué. On dit que cette mort a été longuement préparée et soigneusement mise en scène.